

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 90

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Patourette
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257064>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Morimont, Ferrette et Landskron

Situé non loin de la frontière, à une demi-lieue environ de Charmoille, près du riant village de Levoncourt, juché sur la croupe d'une des dernières ramifications que le Jura projette dans la plaine d'Alsace, le château de Morimont est un charmant but de promenade, par ces beaux dimanches d'été. De Porrentruy, on s'y rend volontiers. Ce château est un spécimen des donjons bâis au temps où l'emploi du canon commençait à modifier l'architecture féodale. L'enceinte flanquée de tours, les batteries élargies, les embrasures, les fossés, tout caractérise la forteresse du moyen-âge : celle-ci fut, dit-on, bâtie sur le modèle de la Bastille. On l'a classée parmi les monuments historiques de l'Alsace. Ces ruines sont, avec celles de Landskron et du vieux château de Ferrette, des plus importantes de la région.

Lors des fouilles entreprises il y a un certain nombre d'années, on a cru découvrir les restes d'un temple romain dédié à Mars et que le château doit avoir remplacé, selon les vieilles chartes (787).

Les travaux de déblaiement et de consolidation des ruines du Morimont furent entreprises sous l'intelligente direction du propriétaire de ce domaine, M. Aaron Meyer, rentier à Genève, qui, lui aussi, contribua pour une bonne somme, dans les dépenses qu'occasionnèrent ces immenses travaux, auxquels il fallut consacrer des années pour les conduire à bonne fin. La vaste enceinte du château est protégée par sept tours circulaires, dont quatre ont encore une élévation d'environ 20 mètres. Elles sont toutes cons-

truites d'après le système de défense employé pour l'usage des armes à feu. Les murs encore debout, sont assez bien conservés. Ils ne présentent pas, il est vrai, un caractère d'antiquité incontestable ; mais ils offrent des motifs d'architecture et d'ornementation d'un grand intérêt, sous bien des rapports. On ne pourrait guère leur assigner une origine antérieure au 16^e siècle. Une inscription, découverte sur un linteau de porte, semble, en effet, confirmer cette hypothèse. Mais il est important de dire que ces ruines reposent sur des constructions plus anciennes qui doivent remonter à une haute antiquité, comme nous le disions tout à l'heure.

On commença par dégager des décombres qui les cachaient à la vue, une élégante cage d'escaliers en pierres qui accèdent à une chapelle construite en hémicycle, dans laquelle on remarque la table d'autel dont la base est encore revêtue d'un placage en ciment poli. Le mur de droite est orné d'un médaillon engagé, sur lequel on voit un beau relief entouré d'un relief perlé d'un très bel effet. On trouva, lors des fouilles, toutes sortes d'objets de sculpture parmi lesquels on doit signaler une tête de Christ crucifère, taillée en creux dans un linteau de porte, d'une expression fort remarquable ; un blason à grandes proportions, un peu oblitéré par le temps, mais encore remarquable par la richesse des motifs héraldiques dont il est composé. Il serait trop long d'énumérer tous les autres fragments de pierres ornés de sujets de sculpture, dignes de l'attention des connaisseurs.

Les objets en fer n'étaient pas moins nombreux ; ils consistaient en serrures, ustensiles en tous genres et projectiles d'armes à

feu d'un petit calibre. Tous ces innombrables objets sont conservés avec soin. Ainsi un joli casque est en possession de la commune de Seppois-le-Haut. Cette armure a longtemps servi aux jeunes gens pour s'amuser au carnaval. Il doit y avoir encore beaucoup de fragments de cuirasses dans les villages voisins. Ceci est fort croyable, attendu qu'on raconte que, sur la fin du siècle dernier, 40 jeunes gens se sont promenés dans le village de Courtavon avec des armures complètes dont ils s'étaient parés. Ils présentèrent au prince de Porrentruy un de leurs compagnons avec cet accoutrement déjà insolite à cette époque. Ces armures qui étaient toutes complètes ont malheureusement été dispersées.

Ajoutons que le domaine de Morimont a appartenu au Juge Bruat, de Grandvillards, père de l'amiral, et qu'il l'habitait une bonne partie de l'année. Des vieillards de Courtavon assurent même que l'amiral est né à Morimont et qu'après sa naissance il fut porté à Colmar pour y recevoir le baptême et être enregistré à l'état-civil de cette ville, où M. Bruat, père, était juge au tribunal et avait par conséquent son domicile réel. Quoi qu'il en soit, on sait que l'illustre amiral a passé son enfance dans ce domaine et qu'il prétendait déjà par des jeux, avec les enfants de son âge, à la célébrité qu'il s'est acquise plus tard. L'amiral affectionnait Morimont d'une manière toute particulière ; on rapporte qu'il exprimait à un personnage du pays le désir d'y venir terminer ses jours, « si la mort ne le surprenait pas au milieu de ses exploits. »

* * *

Le Landskron était une place forte en

Feuilleton du Pays du dimanche 3

Patourette

par Jean Barancy

Il faisait très chaud et dans le pré où paissait le troupeau de Théodore Bladaneau, le soleil ruisselait comme une grande coulée d'or en fusion.

Laide, un peu lassée, venait de s'asseoir contre la haie de Cornouillers séparant le pré de la route, et restait immobile, les yeux fixés sur le ciel irradié, gardant au fond de ses prunelles claires la sérénité de ce beau ciel où ne flottait pas un seul nuage.

Elle ne pensait à rien. Il lui semblait qu'elle faisait partie du grand pré, comme la haie de Cornouillers, comme les cigales qui susurraient contre l'écorce des noyers

voisins, comme le filet d'eau qui bruissait par là, et que demain, après-demain, toujours, elle se retrouverait là, à cette même place, avec ce même ciel lamineux au-dessus de sa tête.

Puis cette impression elle même s'évanouit. Laide venait de s'endormir.

De l'autre côté du pré, sur la route longeant le petit bois de hêtres, Toinou marchait en sifflant, le nez en l'air ; mais, arrivé devant le pacage il s'arrêta, regarda à droite, à gauche, fronça ses sourcils et, enfin, se dirigea vers la haie de Cornouillers.

Il venait d'apercevoir la petite Laide endormie et, se baissant, ramassa un gros caillou et le lui lança en plein visage.

La fillette, brusquement réveillée, poussa un cri, porta la main à son front, et se leva toute droite, terrorisée de la voir ensuite pleine de sang.

Toinou, qui n'avait pas en le temps de fuir, paya d'audace :

— Fallait peut-être te laisser dormir jusqu'à la nuitée ? dit-il d'un air goguenard en s'approchant d'elle. Tu n'as pas honte, grande fainéante ? Et crois-tu donc que mon père te paie...

Elle ne le laissa pas achever :

— Je... je vous demande pardon, m'sieur Toinou, balbutia-t-elle. C'est la chaleur... qui en est cause ; j'en pouvais plus... vrai ! Je vous... demande pardon !

Elle lui demandait pardon !

— Et puis, continua-t-elle, il y a Farand qui gar... qui gardait... Il ne s'en...

Mais elle ne put achever. Toinou, le pré, la route, les brebailles, tout semblait tourner : elle s'appuya contre la haie et, brusquement, tomba en arrachant la branche à laquelle elle avait voulu se retenir.

Alors le garçon eut peur. Elle était pâle

1815. Elle fut prise à cette époque par les alliés et entièrement démantelée. Vendue par l'Etat, elle passa par droit de succession à différents propriétaires. Une société artistique de Bâle était en instance pour l'acquies, lorsque M. le député de Reinach l'ayant appris, se hâta de s'en rendre acquies, par esprit de patriotisme, et, grâce à lui, un des plus beaux monuments de la province (Landskron, couronne du pays) ne passa pas à l'étranger. M. de Reinach fit exécuter dans ces ruines à grands frais des travaux considérables, au point de les rendre habitables dans certaines parties.

Un nommé Marchais était capitaine-adjutant à Land-kron, en 1804. On raconte que cette forteresse a été agrandie par un baron de Reichenstein, et qu'il y fit placer une inscription, en vers allemands, qu'on résume en ces mots : « Je suis Reich (riche) de Reichenstein, et j'ai fait bâtir ce château pour faire voir au pays ma puissance. »

Le château de Ferrette et ses dépendances furent acquis par feu M. Zuber, de Rixheim. Il mit fin aux dégradations dont ces ruines étaient l'objet, et fit exécuter beaucoup de travaux d'agrément. La mort est venue le surprendre lorsqu'il se proposait de faire des fouilles dans ces immenses ruines qui sont, chaque jour de la belle saison, visitées par les nombreux étrangers qui viennent voir la petite ville pittoresque de Ferrette.



Le père Cornu

(Suite et fin.)

Après en avoir parlé des années comme d'une chose lointaine, tout le pays apprit un jour que la construction du chemin de fer économique de Moulins à Cosne était cette fois décidée.

Ce jour-là, le père Cornu avala une demi-douzaine de gnieoles de plus qu'à l'habitude, et il répétait :

— Leur chemin de fer... laissez-moi donc... ils me font rire avec leur chemin de fer. Ça ne prendra pas. C'est-y le chemin de fer qui ira chercher et déposer ses clients à leur porte comme je fais avec les miens. Quand je dis mes clients... il y a aussi leurs paquets... et leurs commissions... sans compter que... justement...

(L'homme à la barbe rousse avait aperçu un « bouchon ».) Une minute après, il était sur son siège.

— Tout ça, continuait-il en s'essuyant la

comme une morte, un filet de sang coulait de son front sur sa joue au contour enfantine. Il fut terrifié. S'il l'avait tuée ?

Quelqu'un pouvait passer sur la route, le questionner, le conduire aux gendarmes....

Affolé, ne voulant pas qu'on pût le surprendre, il se baissa, passa ses bras sous le corps de la pâturette léger et menu, et l'emporta jusqu'au ruisseau.

Cinq minutes après, Lucile, dont il avait baigné d'eau fraîche le visage et les mains, revenait à elle, tandis qu'il la regardait avec une indicible expression traduisant bien les sentiments complexes qui s'agitaient actuellement en lui.

— Je... vous remercie, m'sieur Toinou, lui dit-elle doucement après un moment de réflexion. Vous m'avez guérie en m'apportant ici et en mouillant mon front et mes mains. Vous... vous êtes bien bon, m'sieur Toinou !

moustache du manche de son fouet, c'est des manœuvres électorales. Le pays n'avait pas besoin de ça, et ce chemin de fer de malheur fera faillite... Vous verrez, c'est moi qui le dis.

En dépit de ces prédictions intéressées, ce fut la tête, non la machine, qui fit faillite.

Le chemin de fer économique coûtait, il est vrai, plus cher que la voiture, mais on allait plus vite. Il ne prenait pas les gens à leur porte ; bien souvent, au contraire, les voyageurs avaient deux kilomètres avant d'être à la gare, mais on prenait le train comme les citadins. La voiture, c'était maintenant « paysan ».

Quelques vieux seulement restaient fidèles au père Cornu, qui avait dû restreindre de beaucoup le nombre de ses voitures.

Sa gaieté l'abandonnait. Le claquement de son fouet ne faisait plus écho au carillon ininterrompu que continuaient à égrener sur la route les grelots de ses bêtes.

Par contre, pour se consoler sans doute de sa déveine, il avalait plus de gnieoles que jamais. A tel point qu'un soir, abominablement gris, il versa à la descente de Saint-Menoux.

Ce fut sa ruine. Personne ne mit plus les pieds dans sa voiture. Il dut vendre son matériel. Il ne lui resta qu'une vieille guimbarde et une rosse si étiée que les huissiers n'osèrent la mettre à l'encan.

Depuis, le père Cornu boit toujours des gnieoles, mais souvent il se demande avec angoisse ce qu'il adviendrait de lui si son cheval crevait ou si l'essieu de sa guimbarde venait à se rompre.

* * *

Or, une nuit de fin novembre, comme le trio entra à Bourbon, quelques centaines de mètres avant d'arriver à la ville, juste à l'endroit où le chemin de fer coupait la route, le fantomatique cheval du père Cornu s'abattit.

Il était rendu, à bout de souffle et de forces. Depuis deux heures il tombait une neige pourrie qui gelait en touchant terre et formait verglas. Depuis deux heures la bête luttait désespérément, comprenant obscurément que si elle tombait elle ne se relèverait plus.

Tout d'abord, en apercevant les rails, l'homme poussa un juron :

— Chemin de fer de malheur, va... c'est encore toi qui es cause de ça.

Puis il prit la rosse par la tête, essaya de la relever.

Que racontait-elle là ? avait-elle donc le délire ? Le remercia et lui dit qu'il était bon ? Bon ? Lui !

— T'es folle ! répliqua-t-il d'un ton rogue. Pourquoi que tu me remercies ? C'est-y parce que je t'ai...

— Chut ! Taisez-vous, m'sieur Toinou, interrompit-elle en posant sa main hâlée, mais fluette, sur le bras du jeune paysan. Je suis tombée en courant, vous passiez, vous m'avez relevée et...

— Mais, murmura-t-il honteux, tu as donc oublié déjà que...

— Je ne me rappelle rien, répliqua-t-elle fermement en fixant sur les yeux noirs de l'adolescent ses doux yeux limpides couleur d'eau de source, sinon que vous m'avez soignée tout à l'heure !

Il la regarda, se mordit la lèvre, et se tourna pour qu'elle ne vit pas son trouble.

(A suivre.)

Peine perdue, elle n'avait même pas la force de soutenir sa tête.

Une colère mauvaise et absurde empoigna le vieux. A coups de manche de fouet il se mit à cogner. Les coups sonnaient sur les os, sur les côtes. Quand le manche tombait sur les flancs flasques et creux, le vieux avait l'impression de taper dans de la glaise ou du mastic.

Une lueur de bon sens lui vint au bout d'une minute.

— Brute que je suis, dit-il en jetant bien loin son fouet.

A genoux sur les rails, il avait pris à pleins bras la tête du vieux cheval. Et il pleurait.

— Pauvre vieux, pardon. Si tu ne te relèves pas, c'en est pas fainéantise de ta part... Il y a si longtemps que tu marches... Pourtant, je ne voudrais pas te laisser là. Cette locomotive de malheur peut arriver d'un instant à l'autre. Pauvre vieux... va... essaye. Je vais te déteiler.

Il avait à peine décroché les traits du collier qu'un coup de sifflet retentit. Un œil rouge énorme creva la nuit.

— Allons, vieux, tu entends, courage...

La bête, en un suprême effort, s'était à demi redressée... Le train n'était plus qu'à dix mètres...

— Hardi, vieux, hurlait l'homme.

Mais le verglas les trahit. D'un de ses sabots, la bête abattit l'homme. Tous deux roulèrent sous l'œil impassible du monstre.

Jean VIOLA.



Les dix Commandements d'hygiène

Voici des commandements qui sont affichés dans toutes les écoles suédoises. Pourquoi ne les indiquerions-nous pas aux maîtres d'école, aux papas et aux mamans de notre pays ?

1° L'air frais, jour et nuit, condition nécessaire à la santé, est le meilleur préservatif contre la maladie des poumons.

2° Le mouvement et la vie : Faire tous les jours de l'exercice au grand air en travaillant et en se promenant. C'est le contrepoids du travail sédentaire.

3° Boire et manger modérément et simplement. Celui qui préfère à l'alcool l'eau, le lait et les fruits, raffermira sa santé et augmentera ses capacités de travail et de bonheur.

4° Les soins intelligents de la peau : s'endurcir contre le froid par des lavages d'eau glacée quotidiens, et prendre, une fois par semaine, un bain chaud en toute saison. On peut ainsi entretenir sa santé et se préserver des refroidissements.

5° Les vêtements ne doivent être ni trop chauds, ni trop justes.

6° L'habitation doit être exposée au soleil, sèche, spacieuse, propre, claire, agréable et confortable.

7° Une propreté rigoureuse en toute chose : l'air, la nourriture, l'eau, le pain, le linge, les vêtements, la maison, tout doit être propre, le moral aussi, c'est le meilleur préservatif contre le choléra, le typhus et toutes les maladies contagieuses.

8° Le travail régulier et intensif est le meilleur préservatif contre les maladies de l'esprit et du corps : c'est la consolation dans le malheur et le bonheur de la vie.

9° L'homme ne trouve pas le repos et la distraction après le travail dans les fêtes bruyantes. Les nuits sont faites pour dormir. Les heures de loisir et les fêtes doi-